

La légende et l'histoire selon la conception des Grecs

Léon Lacroix

Citer ce document / Cite this document :

Lacroix Léon. La légende et l'histoire selon la conception des Grecs. In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 66, 1980. pp. 189-209;

doi : <https://doi.org/10.3406/barb.1980.55460>

https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1980_num_66_1_55460

Fichier pdf généré le 03/06/2020

DISCOURS

La légende et l'histoire selon la conception des Grecs

par LÉON LACROIX
Directeur de la Classe

Dans son autobiographie ⁽¹⁾, Heinrich Schliemann, l'heureux fouilleur de Troie, de Mycènes et de Tirynthe, raconte combien, au cours de sa jeunesse, il avait été impressionné par les récits où son père évoquait, avec la plus vive admiration, les exploits des héros d'Homère et les événements de la guerre de Troie. Une gravure représentant l'incendie de la ville de Troie et la fuite d'Énée avait particulièrement frappé l'imagination de l'enfant. Ainsi se dessinait une vocation qui devait conduire Schliemann à de sensationnelles découvertes. A Hissarlik, sur le site de Troie, il retrouvait en 1873 un extraordinaire trésor ⁽²⁾. Comment, dans son enthousiasme, Schliemann n'aurait-il pas songé à un passage de l'*Iliade* ⁽³⁾, où sont décrites les richesses contenues dans les coffres de Priam, d'où le nom de « trésor de Priam » qui est resté attaché à cet ensemble ⁽⁴⁾? À Mycènes, en 1876, autres fouilles

⁽¹⁾ Publiée en tête de son ouvrage, *Ilios. Ville et pays des Troyens*, trad. de M^{me} Egger, Paris, 1885, pp. 1 ss. Voir le beau livre consacré à Schliemann par E. MEYER, *Heinrich Schliemann. Kaufmann und Forscher*, Göttingen, 1969. On découvrira un portrait de Schliemann différent de celui que l'on présente habituellement dans un ouvrage paru tout récemment: L. DEUEL, *Heinrich Schliemann*, Munich, 1979.

⁽²⁾ Voir le récit de cette découverte dans l'autobiographie de Schliemann, p. 42; voir aussi E. MEYER, *op. cit.*, pp. 272 ss.

⁽³⁾ *Il.*, XXIV, 228-237.

⁽⁴⁾ Pour la description de ce trésor, voir H. SCHLIEMANN, *Ilios*, pp. 570 ss.; cf. C. SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, 2^e éd., Leipzig, 1891, p. 12.

qui aboutirent à de surprenants résultats; elles amenèrent Schliemann à proclamer, dans un télégramme adressé au roi de Grèce, qu'il avait « découvert les tombeaux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme les sépulcres d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon et de leurs camarades, tous tués pendant le repas par Clytemnestre et son amant Égisthe » (5).

Grandes découvertes assurément, dues à un homme qu'il serait inexact de considérer comme un chercheur de trésors (6). Animé d'une foi inébranlable (7) et doué d'une énergie qui lui avait permis de surmonter tous les obstacles, Schliemann avait réalisé son rêve de jeunesse. Mais, en tentant de ressusciter les héros d'Homère, c'était en réalité toute une civilisation dont il avait révélé l'existence, civilisation dont l'image allait petit à petit se compléter et se préciser. Une page était tournée et l'on allait pouvoir passer de la légende, telle qu'elle était contée par le poète, à l'histoire, telle que l'exploration des sites archéologiques nous permet aujourd'hui de la reconstituer. On avait franchi une étape décisive, dont on peut mesurer toute l'importance lorsque l'on se reporte aux ouvrages élaborés par les historiens de la Grèce antique avant les fouilles de Schliemann, dans la première moitié et vers le milieu du XIX^e siècle. Je songe à l'imposant monument que constitue l'*History of Greece* de George Grote (8),

(5) H. SCHLIEMANN, *Mycènes*, trad. J. Girardin, Paris, 1879, p. 464; cité aussi par R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2^e éd., Paris, 1914, p. 4. Sur l'identification avec les tombes citées par Pausanias, voir C. SCHUCHHARDT, *op. cit.*, pp. 189 ss.; sur l'histoire des découvertes dans le « cercle des tombes », voir E. MEYER, *op. cit.*, pp. 291 ss.

(6) Très significatif est le programme de Schliemann tel qu'il le définissait au début de ses recherches sur le site de Troie; voir l'extrait d'une lettre que cite E. MEYER, *op. cit.*, p. 20: « in keinem Fall Suchen nach antiken Kunstwerken, vielmehr die Klärung einer Streitfrage unter führenden Geschichtsforschern und Geographen über eine historische Tatsache ». Voir aussi le jugement que porte E. MEYER, *op. cit.*, p. 405: « Wer die sachlichen Berichte über Mykene und über Troja in seinen Tagebüchern und den jeweils ersten Briefen unvoreingenommen liest, wird bald erkennen, dass er alles andere denn ein Goldsucher gewesen ist, so sehr er auch vom Glück begünstigt war ».

(7) Voir la déclaration de H. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 418: « Pour ma part, j'ai toujours cru fermement à la guerre de Troie; ma foi dans Homère et dans la tradition n'a jamais été ébranlée par la critique moderne; c'est à cette foi inébranlable que je dois la découverte de Troie et de son trésor ».

(8) G. GROTE, *History of Greece*, 12 vol., Londres, 1846-1856. Traduction française de A. L. de Sadous, parue sous le titre *Histoire de la Grèce depuis les*

à l'*Histoire de la Grèce ancienne* de Victor Duruy ⁽⁹⁾ ou encore à la *Griechische Geschichte* du grand savant allemand Ernst Curtius ⁽¹⁰⁾.

Tous ces livres sont aujourd'hui « périmés », pour reprendre le terme utilisé par Gustave Glotz dans la bibliographie placée en tête de son *Histoire grecque* ⁽¹¹⁾. Ils n'en méritent pas moins quelque considération. Écrivant à une époque où l'exploration archéologique de la Grèce antique venait à peine de commencer, comment ces pionniers avaient-ils pu s'acquitter de la tâche qu'ils s'étaient assignée ? Poussé par la curiosité, je me suis mis à la recherche de ces vénérables livres et j'ai constaté tout d'abord qu'il n'était pas toujours facile d'en retrouver la trace dans nos bibliothèques. Ils ont sans doute beaucoup servi et il est arrivé que des lecteurs négligents ou peu scrupuleux n'aient pas cru devoir les restituer. La question qui me préoccupait était de savoir comment ces historiens avaient pu retracer le passé de la Grèce au cours des périodes les plus anciennes, enveloppées dans les brumes de la légende. Ils ne pouvaient passer sous silence ces époques lointaines, qui semblaient échapper à toute investigation scientifique. Avaient-ils suivi l'exemple du scrupuleux et infatigable Varron qui distinguait trois périodes dans l'histoire de l'humanité : la première, qu'il appelait « obscure » (*adelon*), allait de l'origine des hommes au premier déluge ; la seconde, dite « mythique », commençait au premier déluge pour se prolonger jusqu'à la première olympiade ; à partir de ce moment, on atteignait enfin le domaine de l'histoire proprement dite avec la période dite « historique », marquée par des faits auxquels on pouvait attribuer un caractère véridique ⁽¹²⁾.

temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand, 10 vol., Paris, 1864-1867.

⁽⁹⁾ V. DURUY, *Histoire de la Grèce ancienne*, 2 vol., Paris, 1862. Une nouvelle édition illustrée a paru sous le titre *Histoire des Grecs, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*, 3 vol., Paris, 1887-1889.

⁽¹⁰⁾ E. CURTIUS, *Griechische Geschichte*, 3 vol., Berlin, 1857-1867. Traduction française sur la 5^e édition par A. Bouché-Leclercq, 5 vol., Paris, 1880-1883.

⁽¹¹⁾ G. GLOTZ, *Histoire grecque*, Paris, I (1925), p. X.

⁽¹²⁾ VARRON *ap.* CENSORINUS, *De die nat.*, 21, 1. Voir Pl. FRACCARO, *Studi Varroniani. De gente populi romani*, Padoue, 1907, pp. 87 ss. ; Hellfr. DAHLMANN, dans PAULY-WISSOWA, *RE*, suppl. VI (1935), *s.v.* *Terentius*, col. 1237. Le pre-

Les savants historiens dont j'ai rappelé les noms précédemment étaient parfaitement conscients de ces problèmes et, sans remonter jusqu'au déluge, ils étaient bien obligés de faire une part à la légende. Dans la préface de son *Histoire de la Grèce ancienne*, Victor Duruy écrivait ⁽¹³⁾ : « L'histoire primitive de la Grèce nous a été conservée par les poètes et les mythographes, comme celle des anciens Scandinaves par l'Edda, celle des premiers Germains par les Niebelungen, celle des Perses par le Shah Nameh de Ferdousi. Cette histoire légendaire recouvre certainement un fond historique. Mais la réalité, comment la retrouver et l'atteindre » ? Rappelant que le même problème s'était présenté à lui lorsqu'il avait tenté, dans un autre ouvrage, de retracer les origines de Rome ⁽¹⁴⁾, il précisait qu'il s'était « gardé de faire effort pour tirer une histoire suivie de ces poétiques débris, qui recouvrent et cachent sous des fleurs le berceau de la Grèce » ⁽¹⁵⁾. En fait, une bonne partie de l'exposé que Victor Duruy, dans son *Histoire de la Grèce ancienne*, avait placé sous le titre : « Première période, les temps primitifs », était consacrée à la légende.

George Grote n'avait pas procédé autrement quand il avait placé en tête de son monumental ouvrage un véritable manuel de mythologie. Fallait-il, se demandait Grote, laisser absolument les mythes de côté, à la manière dont les historiens modernes traitent les vieilles fables anglaises, ou faire une place aux légendes en se gardant de les confondre avec « l'histoire ordinaire et justifiable » ⁽¹⁶⁾ ? « Il y a de bonnes raisons, ajoutait Grote, pour suivre cette seconde méthode par rapport aux mythes grecs, et considérés ainsi, ils forment un important chapitre dans l'histoire de l'esprit grec et, à vrai dire, dans celle du genre humain en général » ⁽¹⁷⁾.

mier déluge est celui d'Ogygos : NONNOS, *Dion.*, III, 204 ss. VARRON, *De re rust.*, III, 1, 3, place la fondation de Thèbes avant le déluge d'Ogygos. Voir les textes cités par Fr. VIAN, *Les origines de Thèbes*, Paris, 1963, p. 230, n. 3.

⁽¹³⁾ V. DURUY, *Histoire de la Grèce ancienne*, I (1862), p. III (préface de la première édition).

⁽¹⁴⁾ Il s'agit bien entendu de l'*Histoire des Romains*, dont le premier volume avait paru en 1843.

⁽¹⁵⁾ V. DURUY, *Histoire de la Grèce ancienne*, I (1862), p. IV (préface de la première édition).

⁽¹⁶⁾ G. GROTE, *Histoire de la Grèce*, trad. A. L. de Sadous, II (1865), p. 222.

⁽¹⁷⁾ G. GROTE, *ibidem*.

Qui ne souscrirait à une réflexion aussi judicieuse ? Mais le problème se pose aujourd'hui tout autrement qu'il ne se posait à l'époque de George Grote. Ce n'est plus aux traditions légendaires, mais aux données de l'archéologie que les historiens font appel pour reconstituer les brillantes civilisations qui se sont épanouies au deuxième millénaire dans le bassin de la mer Égée et qui marquent en quelque sorte les débuts de la civilisation européenne.

Ces réflexions sur l'œuvre accomplie par les historiens de la Grèce ancienne avant les découvertes de Schliemann amènent tout naturellement à se demander comment avaient procédé leurs lointains devanciers, Hérodote et Thucydide. Commençons par le « père de l'histoire ». Dans un remarquable article consacré à la légende d'Io⁽¹⁸⁾, Madame Jacqueline Duchemin rappelle les « pages liminaires du livre I où Hérodote, recherchant la première cause des guerres entre Grecs et Barbares, énumère les mythes les plus célèbres narrants les enlèvements de princesses grecques ou asiatiques ». C'est d'abord l'enlèvement d'Io, fille du roi d'Argos, dont s'emparèrent des marchands phéniciens. La revanche vint avec l'enlèvement par les Grecs d'une princesse phénicienne, Europe. « À ce moment, écrit Hérodote, on était à égalité »⁽¹⁹⁾. Mais les Grecs commirent un nouvel enlèvement sur la personne de Médée, fille du roi de Colchide. Le célèbre Pâris ne faisait donc, si je puis ainsi m'exprimer, que rendre aux Grecs la monnaie de leur pièce quand il leur enleva Hélène, femme de Ménélas. Nous en sommes arrivés à la guerre de Troie, qui met en mouvement le monde grec tout entier ; voilà la guerre portée en Asie avec pour lointaines conséquences les guerres médiques qui trouvaient ainsi leur raison d'être et leur justification.

Hérodote se garde bien de prendre ces récits à son compte. Il dit les tenir des Perses et des Phéniciens⁽²⁰⁾. Il les utilise néanmoins comme une sorte de préambule à son histoire des guerres médiques. On notera que la légende précède et justifie les événements de l'histoire « réelle ». On notera aussi qu'elle permet de

⁽¹⁸⁾ J. DUCHEMIN, *La justice de Zeus et le destin d'Io*, dans *Revue des études grecques*, 1979, p. 39.

⁽¹⁹⁾ HÉRODOTE, I, 2 (trad. Ph. E. Legrand).

⁽²⁰⁾ HÉRODOTE, I, 5.

remonter jusqu'aux temps les plus lointains, car Io est la fille d'Inachos, un dieu-fleuve qui passait chez les Argiens pour le premier roi du pays et pour avoir ainsi présidé aux origines de la cité ⁽²¹⁾.

On jugera sans doute qu'Hérodote se faisait un malin plaisir de mêler la fable à l'histoire et l'on souscrira volontiers à la remarque de Cicéron ⁽²²⁾ qui notait la présence chez le père de l'histoire d'« une infinité de légendes ». Mais qu'en est-il de Thucydide, historien dont un excellent juge, Madame Jacqueline de Romilly ⁽²³⁾, loue « un sens tout scientifique de l'observation des faits », le souci de comprendre les événements et d'en déterminer l'enchaînement, bref des conceptions et des exigences qui se rapprochent singulièrement de celles des historiens modernes ?

On sait que l'historien de la guerre du Péloponnèse a tenté, au début de son ouvrage, de faire revivre le passé de la Grèce en remontant aux temps les plus anciens et l'on a fait observer à ce sujet qu'il avait renouvelé la matière de l'histoire en s'intéressant à l'état de la civilisation. Commerce, mode de vie, habitat et marine ont retenu son attention ⁽²⁴⁾. Il a cherché des éléments de comparaison dans les mœurs pratiquées encore à son époque par certaines populations grecques, qui avaient conservé l'habitude de porter des armes ⁽²⁵⁾. Il accorde aussi une place privilégiée aux facteurs économiques ⁽²⁶⁾ et il peut ainsi apparaître aux yeux des historiens modernes comme une sorte de précurseur. Même la documentation archéologique ne lui est pas tout à fait étrangère. Pour établir l'existence de Cariens dans les Cyclades, il recourt aux observations que l'on avait pu faire sur les tombes ouvertes à Délos en 426, au moment de la purification de l'île ⁽²⁷⁾.

⁽²¹⁾ SYNCCELLUS, *Chron.*, p. 119, 14 Bonn : δεσ πρώτος Ἄργους ἐβασίλευσεν, ὡς Ἀκουσίλαος ἱστορεῖ (AKUSILAOS, 2 F 23 c Jacoby, avec le commentaire). Appelé « roi » dans une des traditions recueillies par PAUSANIAS, II, 15, 4 ; héros civilisateur selon Schol. EURIPIDE, *Or.*, 932. Sur le nom Inachos à Argos, voir L. ROBERT, *Catalogue agonistique des Romaia de Xanthos*, dans *Revue archéol.*, 1978, p. 279.

⁽²²⁾ CICÉRON, *De legibus*, I, 1, 5.

⁽²³⁾ J. DE ROMILLY, *Thucydide*, coll. des Univ. de France, I (1953), p. XIII.

⁽²⁴⁾ J. DE ROMILLY, *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, 1956, p. 241.

⁽²⁵⁾ THUCYDIDE, I, 5, 3.

⁽²⁶⁾ J. DE ROMILLY, *op. cit.*, p. 266.

⁽²⁷⁾ THUCYDIDE, I, 8 ; cf. J. DE ROMILLY, *op. cit.*, pp. 248 ss. Voir, sur ce texte célèbre, le commentaire de H. GALLET DE SANTERRE, *Délos primitive et archaïque*, Paris, 1958, pp. 40 ss.

On ne peut dire cependant que Thucydide a totalement éliminé les données de la légende. Ne nous apprend-il pas que les Hellènes devaient leur nom au fils de Deucalion ⁽²⁸⁾ et que Minos avait établi sa domination sur les Cyclades en s'assurant la maîtrise de la mer ⁽²⁹⁾ ? On le voit aussi s'interroger sur les origines de la puissance d'Agamemnon ⁽³⁰⁾, sur l'importance des effectifs réunis par les Grecs qui avaient participé à la guerre de Troie ⁽³¹⁾, sur les raisons qui avaient obligé ces mêmes Grecs à prolonger le siège pendant dix ans ⁽³²⁾ et sur les conséquences qui résultèrent du retour tardif des héros dans leurs foyers ⁽³³⁾.

On aurait tort d'accuser Thucydide de crédulité. Homère est un poète. Thucydide le sait bien et il émet quelques réserves sur la valeur des renseignements que l'on peut emprunter à l'épopée ⁽³⁴⁾. Mais il ne pouvait totalement s'affranchir des conceptions de son époque. Comme l'écrivait jadis Ernst Curtius, dans l'ouvrage auquel je faisais allusion au début de mon exposé ⁽³⁵⁾, « lorsque le cycle légendaire de Troie se trouva achevé et fixé dans l'épopée homérique, on ne se contenta pas d'y chercher un panorama de ce monde doué d'une énergie merveilleuse et gouverné par des fils des dieux, que l'on désignait sous le nom d'âge héroïque ; mais on essaya d'utiliser l'épopée, jusque dans ses détails, à titre de document du passé. On prit les héros chantés par la muse pour des rois historiques ; on considéra les exploits que les conquérants achéens prêtaient à leurs aïeux comme des événements réels ; le mirage poétique prit la consistance de l'histoire ».

On a souvent comparé les poèmes homériques à la Bible. Il convient de préciser bien entendu qu'ils n'ont jamais revêtu le caractère que l'on confère à un texte sacré. Mais ils avaient imprégné profondément l'esprit des Grecs. Dans un article inti-

⁽²⁸⁾ THUCYDIDE, I, 3, 2.

⁽²⁹⁾ THUCYDIDE, I, 4 ; 8, 2.

⁽³⁰⁾ THUCYDIDE, I, 9.

⁽³¹⁾ THUCYDIDE, I, 10, 4.

⁽³²⁾ THUCYDIDE, I, 11, 1.

⁽³³⁾ THUCYDIDE, I, 12, 2.

⁽³⁴⁾ THUCYDIDE, I, 9, 3 ; 10, 3 ; 11, 3 ; sur les poètes en général, voir I, 21 ; cf. J. DE ROMILLY, *op. cit.*, p. 245.

⁽³⁵⁾ E. CURTIUS, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, I (1880), p. 177.

tulé *Thucydide et la guerre de Troie* ⁽³⁶⁾, Théodore Reinach, tentant de définir l'attitude de l'historien de la guerre du Péloponnèse vis-à-vis de l'épopée homérique, écrivait qu'elle « est exactement celle d'un catholique croyant ou d'un rabbin orthodoxe en face des données de la Bible ». L'article date de 1897 et l'attitude des catholiques vis-à-vis des données de la Bible a sans doute quelque peu évolué. Mais les remarques de Th. Reinach sur l'autorité attribuée au témoignage d'Homère gardent leur valeur : « Thucydide, en utilisant les données d'Homère comme des renseignements historiques inattaquables, ne fait que se placer au point de vue de tous ses contemporains ; seul le bon-homme Hérodote, dans sa verve gouailleuse, osa toucher à l'arche sainte, en prenant soin, d'ailleurs, de s'abriter derrière de prétendues confidences des prêtres égyptiens ».

Si l'on tient compte de ces observations, on comprendra plus aisément, me semble-t-il, que l'on ait pu faire intervenir les héros de la guerre de Troie dans des débats où leur présence paraît assez inattendue. J'en donnerai un exemple emprunté à un récit d'Hérodote. L'historien raconte que les Grecs, menacés d'une nouvelle invasion, s'adressèrent à Gélon, tyran de Syracuse, pour obtenir son aide contre les Perses ⁽³⁷⁾. Gélon exigea qu'on lui confiât le commandement de toutes les troupes, à quoi le député lacédémonien répliqua avec indignation : « Ah certes, Agamemnon petit-fils de Pélopes pousserait de grands gémissements s'il apprenait que les Spartiates sont dépouillés du commandement par Gélon et les Syracusains ». La discussion se prolongea et, comme Gélon s'obstinait à vouloir exercer le commandement sur terre ou sur mer, le député athénien intervint à son tour en invoquant sans doute la puissance de la marine athénienne, mais aussi, ce qui nous paraît plus surprenant, les nobles origines d'un peuple qui, seul parmi les Grecs, pouvait revendiquer la qualité d'autochtone ⁽³⁸⁾ et la présence au siège de Troie, à la tête du

⁽³⁶⁾ Th. REINACH, dans *Revue des études grecques*, 10 (1897), p. 460.

⁽³⁷⁾ HÉRODOTE, VII, 157 ss. (trad. Ph. E. Legrand).

⁽³⁸⁾ Sur l'autochtonie des Athéniens, voir HÉRODOTE, I, 56 ; sur les légendes et leur interprétation dans la littérature et l'art, voir E. ERMATINGER, *Die attische Autochthonensage bis auf Euripides*, Berlin, 1897.

contingent athénien, de « l'homme le plus habile à ranger et à ordonner une armée » (39).

Quel que soit le crédit que l'on accorde au récit d'Hérodote (40), il nous autorise à croire que des arguments de ce genre pouvaient avoir quelque valeur quand il s'agissait de régler un droit de préséance. Il ne paraissait pas non plus déplacé de faire intervenir la légende dans des discussions relatives à la possession d'un territoire. L'orateur Eschine avait été envoyé comme ambassadeur auprès de Philippe de Macédoine pour revendiquer au nom des Athéniens la ville d'Amphipolis, une colonie grecque située en Thrace, non loin de l'embouchure du Strymon. Quand il fut revenu à Athènes et qu'il rendit compte de sa mission, Eschine rappela qu'il avait invoqué dans son argumentation la légende d'Acamas, fils de Thésée, qui, au retour de la guerre de Troie, avait séjourné en Thrace, avait épousé la fille du roi du pays et obtenu ainsi des droits sur le territoire où devait s'élever plus tard Amphipolis (41). Je doute fort que Philippe de Macédoine ait été sensible à ce genre de démonstration et il garda bien entendu Amphipolis. Eschine lui-même ne devait guère se faire d'illusion sur la valeur d'un droit de possession qui remontait à la guerre de Troie. Mais il est intéressant d'observer que ce genre d'argument ne paraissait pas déplacé. Comme le note Jean Rudhardt (42), « on ne croit pas sûrement à la véracité de la légende, mais elle plaît ; l'argument mythologique incline les esprits ».

Ce ne sont pas seulement les héros, tels que Ménésthée ou Acamas, que l'on invoque en faveur de telle ou telle cause. On n'hésite pas, quand il le faut, à appeler les dieux à la rescousse. On sait que des magistrats athéniens étaient chargés de l'administration du sanctuaire d'Apollon à Délos. Vers le milieu du

(39) Il s'agit de Ménésthée : *Il.*, II, 552-554.

(40) Tout au moins ne pourrait-on mettre en doute les données essentielles de ce récit, l'envoi d'une mission et les prétentions émises par Gélon : P. A. BRUNT, *The Hellenic League against Persia*, dans *Historia*, 2 (1953), pp. 158 ss. ; C. HIGNETT, *Xerxes' Invasion of Greece*, Oxford, 1963, p. 101-102.

(41) ESCHINE, *Sur l'ambassade infidèle*, 31.

(42) J. RUDHARDT, *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, Genève, 1958, p. 72, qui cite de nombreux exemples.

IV^e siècle, les Déliens tentèrent de se débarrasser du contrôle exercé par les Athéniens. La cause fut soumise au tribunal des Amphictions de Delphes qui jouait en l'occurrence le rôle d'une cour internationale. L'orateur Hypéride défendit les droits des Athéniens et il obtint gain de cause. Nous n'avons pas conservé le discours d'Hypéride, mais nous savons qu'il y était question de l'accouchement de la déesse Léto. Cherchant un endroit où mettre au monde ses deux enfants, Apollon et Artémis, Léto, avant de gagner Délos, s'était arrêtée sur le territoire de l'Attique, au cap Zôster, où l'avait accueillie Athéna et où Léto dénoua sa ceinture ⁽⁴³⁾.

C'est bien de ceinture, en effet, qu'il s'agissait en cette affaire, puisque telle est la signification du mot grec ζωστήρ. Mais comment ce conte de bonne femme put-il intervenir dans une argumentation juridique où étaient en jeu de graves intérêts, à la fois politiques et religieux ? Assurément cette érudition mythologique nous paraît d'assez faible poids et Hypéride dut sans doute développer d'autres arguments pour obtenir un jugement favorable aux Athéniens ⁽⁴⁴⁾. Mais la légende répond à une double préoccupation. Elle témoigne des intentions de la divinité qui, en s'arrêtant sur le territoire de l'Attique, avait révélé sa volonté de maintenir le sanctuaire de Délos sous le contrôle des Athéniens. Par ailleurs, cette même légende, qui nous reporte au moment de la naissance d'Apollon et d'Artémis, permet de faire remonter aux temps les plus anciens les droits exercés par les Athéniens.

Les cités grecques ont toujours rivalisé entre elles en invoquant l'ancienneté de leurs origines. Certains peuples grecs se déclaraient autochtones : leurs ancêtres étaient en quelque sorte nés du sol même et les descendants, restés fidèles à ce sol, ne l'avaient jamais quitté. Peu de peuples pouvaient se prévaloir de pareils titres de noblesse et la qualité d'autochtones était parti-

⁽⁴³⁾ HYPÉRIDE, fr. 67 Blass-Jensen. Selon une version de la légende (SÉMOS DE DÉLOS, 396 F 20 Jacoby = STEPH. BYZ. s.v. Τεγύρα), Apollon serait né au cap Zôster. Voir les textes cités par E. MEYER, dans PAULY-WISSOWA, RE, X A (1972), s.v. Zoster, col. 851-852 ; pour le fragment d'Euphorion, voir B. A. VAN GRONINGEN, *Euphorion*, Amsterdam, 1977, fr. 99.

⁽⁴⁴⁾ Voir G. COLIN, *Hypéride*, coll. des Univ. de France, 1946, p. 25, n. 2. Sur les raisons qui peuvent expliquer le succès d'Hypéride, voir G. ROUX, *L'amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV^e siècle*, Lyon, 1979, p. 54.

culièrement revendiquée par les Athéniens et par les Arcadiens ⁽⁴⁵⁾. Cependant les Argiens semblent avoir voulu entrer à leur tour dans ce genre de compétition puisqu'ils se déclaraient les plus anciens de tous les Grecs ⁽⁴⁶⁾.

À cet égard, les colonies fondées par les Grecs sur les côtes de la Sicile et de l'Italie méridionale se trouvaient défavorisées, car les dates que l'on assignait à leur fondation ne sont guère antérieures au VIII^e siècle ⁽⁴⁷⁾. Qu'à cela ne tienne. Des érudits leur ont créé de toutes pièces un passé légendaire, où l'on voit de nouveau accourir en renfort les héros de la guerre de Troie. C'est ainsi que Métaponte, une des plus florissantes cités grecques du golfe de Tarente, aurait été fondée par des Grecs qui avaient accompagné Nestor lors de la fameuse expédition contre la ville d'Ilion ⁽⁴⁸⁾. On précisait du reste que cette première Métaponte avait été abandonnée pour être réoccupée plus tard par des Grecs venus du nord du Péloponnèse, qui fondèrent ainsi une seconde Métaponte ⁽⁴⁹⁾.

On saisit très bien le mécanisme qui a présidé à cette savante élaboration ⁽⁵⁰⁾. De l'avis de Jean Bérard, qui s'est efforcé de distinguer la part de l'histoire et celle de la légende dans les traditions relatives à l'installation des Grecs en Sicile et en Italie méridionale, la Métaponte historique daterait des dernières années du VIII^e ou du début du VII^e siècle ⁽⁵¹⁾. L'arrivée des compagnons de Nestor permet évidemment de présenter les origines de la cité sous un jour tout à fait différent. Les habitants de

⁽⁴⁵⁾ Voir mon livre *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, Bruxelles, 1965 (*Mém. de l'Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, LVIII, 2), p. 55. Pour les Athéniens, cf. ci-dessus, n. 38 ; pour les Arcadiens, voir L. LACROIX, *Les monnaies de Mantinée et les traditions arcadiennes*, dans *Bull. de l'Acad. royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1967, pp. 309-310.

⁽⁴⁶⁾ POLÉMON, fr. XII Preller (ARISTIDE, *Panath.*, 357, ed. C. A. Behr, coll. Loeb) : οἶον Ἀργεῖοι παλαιότατοι τῶν Ἑλλήνων ἀξιοῦσιν εἶναι.

⁽⁴⁷⁾ Sur ces dates voir le tableau dressé par J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 2^e éd., Paris, 1957, p. 91.

⁽⁴⁸⁾ STRABON, VI, 264.

⁽⁴⁹⁾ ANTIOCHOS DE SYRACUSE, 555 F 12 Jacoby (STRABON, VI, 264). Sur les traditions relatives aux origines de Métaponte, voir mon livre *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, pp. 79 ss.

⁽⁵⁰⁾ Sur la notion d'épiktisis, voir, à propos des origines de Tarse, L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, dans *Bull. de corr. hell.*, 1977, p. 114.

⁽⁵¹⁾ J. BÉRARD, *op. cit.*, p. 177.

Métaponte pouvaient se dire les descendants des héros qui avaient participé à la plus glorieuse expédition que les Grecs aient jamais entreprise. Et surtout, ils pouvaient affirmer leurs droits de possession sur un territoire où leurs ancêtres étaient venus s'installer au lendemain de la guerre de Troie.

On aurait tort de sous-estimer la valeur de ces traditions légendaires, que l'on retrouve pour ainsi dire à chaque pas quand on parcourt la Grèce en suivant les traces de Pausanias, un érudit du II^e siècle après J.-C., qui composa à l'usage des touristes de son époque une sorte de guide connu sous le nom de *Périégèse*. Tous ceux qui ont visité Athènes ont conservé le souvenir des colonnes imposantes de l'Olympieion et peut-être savent-ils que ce vaste édifice, achevé seulement sous Hadrien, avait été conçu au VI^e siècle avant J.-C., conformément à l'ambitieuse politique des tyrans qui gouvernaient Athènes à cette époque⁽⁵²⁾. L'Olympieion a donc une longue histoire, mais, s'il faut en croire Pausanias, ses origines seraient beaucoup plus anciennes : elles remonteraient au déluge, puisque la tradition en attribuait la fondation à Deucalion⁽⁵³⁾.

Il n'est guère de sanctuaire grec que l'on n'ait ainsi pourvu de quelque passé légendaire. Mais le cas le plus curieux est sans doute celui du temple d'Apollon à Delphes. Pour l'archéologue, l'histoire de l'édifice commence avec les rares vestiges d'un premier temple archaïque, détruit par un incendie en 548 av. J.-C.⁽⁵⁴⁾. Mais il faut tenir compte des temples mythiques énumérés par Pausanias⁽⁵⁵⁾. Le premier était une sorte de hutte formée d'un assemblage de branches de laurier⁽⁵⁶⁾. Le second,

(52) Sur l'Olympieion, voir J. TRAVLOS, *Bildlexikon zur Topographie des antiken Athen*, Tübingen, 1971, p. 402.

(53) PAUSANIAS, I, 18, 8 ; cf. L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, dans *Bull. de corr. hell.*, 1978, p. 473.

(54) F. COURBY, *Fouilles de Delphes*, II, *La terrasse du temple*, Paris, 1927, pp. 190 ss. ; P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Musée de Delphes*, Paris, 1936, p. 65 ; Chr. LE ROY, *Fouilles de Delphes*, II, *Terres cuites architecturales*, Paris, 1967, pp. 21 ss. (avec la bibliographie, p. 27, n. 3) ; G. ROUX, *Delphes, son oracle et ses dieux*, Paris, 1976, p. 37.

(55) PAUSANIAS, X, 5, 9 ss.

(56) Sur l'édifice d'Erétrie qui, s'inspirant de la tradition delphique, reproduirait le temple formé de branches de laurier (Cl. BÉRARD, *Architecture érétrienne et mythologie delphique*, dans *Antike Kunst*, 14, 1971, pp. 59 ss. ; P. AUBERSON, *La*

fabriqué par des abeilles, était fait de cire et d'ailes. Quant au troisième, il était entièrement de bronze. Ces traditions n'ont pas été élaborées à une époque tardive, car nous les connaissons déjà par un péan de Pindare, dont nous avons conservé des fragments (57). Mais où s'arrête la légende et où commence l'histoire? Pausanias ne semble pas prendre au sérieux l'existence des deux premiers temples. Il adopte toutefois une attitude quelque peu différente vis-à-vis du troisième temple et, invoquant d'autres édifices où le bronze jouait un rôle important (58), il estime que le temple de bronze pourrait bien ne pas appartenir au domaine du merveilleux. Nous ne partagerons pas nécessairement l'opinion de Pausanias et seul le temple de pierre, qui occupe dans cette longue série la quatrième place, nous donne le sentiment que nous allons enfin entrer en contact avec la réalité. Et pourtant, nous voici replongés dans la légende lorsque nous lisons dans l'*Hymne homérique à Apollon* (59) que ce temple de pierre, dont Apollon lui-même avait établi les fondations, était l'œuvre de deux architectes, Trophonios et Agamède (60), qu'il paraît bien difficile de considérer comme des personnages historiques.

Il est curieux de constater que même les peuples barbares, à commencer par les Romains, ont été pourvus de généalogies qui en font les descendants des Grecs ou des Troyens. Certaines de ces traditions trouvent leur point de départ dans une disposition d'esprit, déjà signalée par G. Grote (61), qui consiste à « transfor-

reconstitution du *Daphnéphoreion* d'Érétrie, dans *Antike Kunst*, 17, 1974, pp. 60 ss.; P. AUBERSON et K. SCHEFOLD, *Führer durch Eretria*, Berne, 1972, p. 118), voir les justes remarques de R. MARTIN, dans *Cahiers du Centre J. Bérard*, 2, 1975, pp. 51-52. Je reviendrai ailleurs sur le second temple mythique, le temple en cire.

(57) PINDARE, fr. 52 i Snell; cf. B. SNELL, *Identifikationen von Pindarbruchstücken*, dans *Hermes*, 73 (1938), pp. 435-436.

(58) PAUSANIAS, X, 5, 11: il est significatif de voir associer un édifice mythique (la chambre de bronze où Acrisios fit enfermer Danaé) et des édifices qui ont réellement existé (le temple d'Athéna Chalkioicos à Sparte et la toiture de la basilique Ulpia sur le forum de Trajan à Rome).

(59) *Hymne homér. à Apollon*, 294 ss.; voir sur ce texte G. ROUX, *Testimonia delphica*, I, dans *Revue des études grecques*, 79 (1966), pp. 1 ss.

(60) Rangés au nombre des « Kunstdaimonen » par J. OVERBECK, *Die antiken Schriftquellen*, Leipzig, 1868, nos 57-66. Sur leur réputation, voir G. ROUX, *Commentaires à l'Orestie*, dans *Revue des études grecques*, 87 (1974), p. 75.

(61) G. GROTE, *Histoire de la Grèce*, trad. de Sadous, II, p. 203.

mer l'étymologie d'un nom en fait historique ». C'est ainsi qu'Hérodote n'hésite pas à faire appel à la légende de Persée, fils de Danaé, pour expliquer le nom des Perses ⁽⁶²⁾ et qu'il rattache selon le même principe, le nom des Mèdes à celui de Médée la Colchidienne ⁽⁶³⁾. À une époque plus récente, quand on s'est intéressé aux Arméniens, on a mis leur nom en rapport avec celui d'une ville thessalienne et l'on en a fait des descendants de Jason, qui partit d'Iolcos, en Thessalie, à la conquête de la Toison d'or ⁽⁶⁴⁾. On se souviendra aussi de ce chapitre où Tacite, traitant de l'origine du peuple juif, a cru devoir recueillir des traditions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont pour la plupart contestables et parfois totalement invraisemblables ⁽⁶⁵⁾. L'une d'entre elles fait des Juifs des Crétois parce que leur nom, *Judaei*, peut être rapproché de celui de la montagne la plus célèbre de la Crète, le mont Ida ; une autre associe les Juifs aux Solymes, population du sud de l'Asie Mineure, mentionnée dans les poèmes homériques ⁽⁶⁶⁾, étrange rapprochement que justifiait aux yeux des anciens la transcription grecque du nom de Jérusalem, *Hiérosolyma* ⁽⁶⁷⁾.

Plutôt que de hausser les épaules devant de telles élucubrations, je pense qu'il convient d'en tirer les enseignements qu'elles comportent. Notons tout d'abord qu'elles répondent à une curiosité d'esprit et à un besoin d'explication, qui sont le fondement

(62) HÉRODOTE, VII, 61 ; 150.

(63) HÉRODOTE, VII, 62. Voir, à propos de ces rapprochements étymologiques, mes *Études d'archéologie numismatique*, Paris, 1974, p. 64.

(64) Sur les deux officiers thessaliens, Médeios de Larisa et Kyrtilos de Pharsale, qui avaient accompagné Alexandre dans son expédition et sur les observations qu'ils avaient réunies à propos de l'Arménie voir L. ROBERT, *De Delphes à l'Oxus*, dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1968, pp. 435 ss.

(65) TACITE, *Histoires*, V, 2 (= Th. REINACH, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Paris, 1895, pp. 301 ss.). Voir, à propos de ces textes, I. LÉVY, *Tacite et l'origine du peuple juif*, dans *Latomus*, V (1946), pp. 331 ss. ; A. M. A. HOSPERS-JANSEN, *Tacitus over de Joden*, diss. Utrecht, 1949, p. 110 ss.

(66) *Il.* VI, 184 ; 204.

(67) Jérusalem (*Ἱεροσόλυμα*) appelée jadis *Σόλυμα* : FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiqu. Jud.*, I, 10, 2 ; VII, 3, 2 ; *Bell. Jud.*, VI, 10, 1. Pour d'autres emplois du terme, voir I. LÉVY, *op. cit.*, pp. 338-339. Sur ces spéculations étymologiques, voir I. HEINEMANN, dans PAULY-WISSOWA, *RE*, suppl. V (1931), s.v. *Antisemitismus*, col. 32.

de toute recherche historique⁽⁶⁸⁾. Elles procèdent aussi d'une sorte de panhellénisme qui prétend tout ramener à la Grèce et à son passé prestigieux. Ce passé a pesé de tout son poids sur l'histoire du monde grec et l'on peut s'en rendre compte lorsque, quittant le domaine de la littérature pour celui des arts plastiques, on cherche à déterminer la place occupée par des thèmes historiques dans le répertoire des artistes grecs. Or cette place, comparée à celle qui est attribuée aux thèmes légendaires, apparaît fort modeste. Pourquoi tant d'Amazonomachies, de Centauromachies, de Gigantomachies et si peu de représentations évoquant l'histoire « réelle » ? Il y avait pourtant dans cette histoire des pages glorieuses, dignes d'inspirer les artistes, et l'on pense plus particulièrement aux guerres médiques.

À vrai dire, il serait erroné de croire que les artistes de l'époque classique ont toujours préféré la légende à l'histoire. Selon la juste remarque d'un historien de l'art médiéval, Élie Lambert⁽⁶⁹⁾ : « En ne tenant compte que des œuvres encore existantes, on s'expose à fausser gravement l'histoire qui est une composante des rapports entre tout ce qui a existé ». Or la grande peinture murale, telle du moins que nous pouvons la connaître par le témoignage des auteurs anciens, offrait des exemples de sujets historiques. Il existait à Athènes, dans un portique connu sous le nom de Poecile, une composition figurant une bataille qui mit aux prises les Athéniens et les Lacédémoniens à Oinoé en Argolide⁽⁷⁰⁾. Cette bataille d'Oinoé ne semble pas avoir laissé d'autre souvenir⁽⁷¹⁾. En revanche qui ne connaît la célèbre bataille de Marathon, représentée aussi sur les murs de ce même portique ? Pausanias, à qui nous devons ces renseignements, nous dit que, dans la Marathonomachie, on voyait les Béotiens de Platées et

(68) Sur la tournure d'esprit des deux officiers thessaliens dont il a été question ci-dessus (n. 64), voir L. ROBERT, *De Delphes à l'Oxus*, pp. 436-437.

(69) Cité d'après M. RAMBAUD, *Les sources de l'histoire de l'art aux archives nationales*, Paris, 1955, p. 139. Je remercie mon collègue J.-R. Kupper, qui m'avait aimablement communiqué le texte d'E. Lambert.

(70) PAUSANIAS, I, 15. Sur la Ποικίλη Στοά, voir J. TRAVLOS, *Bildlexikon*, p. 5 (bibliographie).

(71) Voir T. HOELSCHER, *Griech. Historienbilder des 5. und 4. Jahrh. v. Chr.*, Würzburg, 1973, p. 68 ; A. ANDREWES, *Could there have been a battle at Oinoe?* dans *Essays in hon. of C. E. STEVENS*, Farnborough, 1975, pp. 9 ss.

les Athéniens engageant le combat avec les barbares, puis la fuite des Perses et enfin les pertes qu'ils subissaient au moment de regagner leurs navires ⁽⁷²⁾. On notera que les dieux et les héros étaient présents à côté des combattants, ce qui ne pouvait surprendre les anciens, familiers de l'épopée homérique où les divinités interviennent constamment dans les combats. Les peintres de l'époque classique ont donc pratiqué le genre historique et composé de véritables tableaux de bataille. Mais, si nous nous en remettons à la description de Pausanias, nous apprenons que les artistes avaient aussi représenté dans ce portique, à côté de sujets historiques, des sujets qui relèvent du domaine de la légende : Thésée combattant les Amazones et un épisode de la prise d'Ilion ⁽⁷³⁾.

Une autre réflexion vient naturellement à l'esprit. Comment croire que cette Amazonomachie et cette Ilioupersis n'aient pas eu quelque rapport avec le combat qui avait opposé les Grecs aux barbares sur le territoire de Marathon ⁽⁷⁴⁾ ? Ces batailles légendaires étaient en quelque sorte la préfiguration des batailles historiques et il n'est donc pas surprenant que les scènes mythologiques et les scènes empruntées à la réalité aient figuré côte à côte dans un même édifice, associant ainsi légende et histoire comme le faisait Hérodote lorsqu'en préambule à son récit des guerres médiques, il rappelait les enlèvements de toute une série d'héroïnes, depuis Io jusqu'à Hélène.

À défaut des peintures murales que peuvent nous apprendre les peintures de vases ? Ici encore, on est obligé de constater le petit nombre d'œuvres où apparaissent des personnages historiques. Il est vrai qu'une amphore à figures rouges du Musée du

⁽⁷²⁾ Sur cette composition attribuée tantôt à Micon, tantôt à Panainos ou à Pleistainetos, voir T. HOELSCHER, *op. cit.*, pp. 50 ss.

⁽⁷³⁾ L'Amazonomachie était l'œuvre de Micon, la Prise d'Ilion, celle de Polygnote ; sur ces compositions, voir T. HOELSCHER, *op. cit.*, pp. 70 ss.

⁽⁷⁴⁾ Voir sur ce sujet les observations de T. HOELSCHER, *op. cit.*, p. 71 : « Zweifellos besteht eine enge inhaltliche Verbindung zwischen diesen Sagen Darstellungen und den beiden historischen Gemälden : Sie sind mythische Vorläufer des Kampfes gegen die Perser und gegen andere äussere Feinde. Solche mythischen Vergleiche sind in dieser Zeit bekanntlich beliebt, treten sogar weitgehend an die Stelle eigentlich historischer Darstellung. » Voir aussi K. SCHEFOLD, *Antwort klassischer Sagenbilder auf politisches Geschehen*, dans *Grazer Beiträge*, 4 (1975), p. 238.

Louvre (75) nous montre le roi Crésus sur le bûcher auquel un serviteur s'apprête à mettre le feu, événement qui se situe dans le cadre de l'histoire et qui est raconté en particulier par Hérodote (76). En signalant le caractère exceptionnel du sujet, Edmond Pottier écrivait jadis à propos de l'artiste qui a décoré ce vase (77) : « S'il a songé à Crésus, c'est qu'au V^e siècle le fameux roi de Lydie, l'ami de Solon et du sanctuaire de Delphes, était déjà entré dans une gloire favorable à la formation des mythes ». Le « mythe de Crésus » a inspiré le poète Bacchylide qui, dans une ode où il célèbre la victoire d'Hiéron à Olympie (78), a prêté au roi de Lydie une fin fort édifiante : Zeus intervient par une pluie miraculeuse, qui éteint le bûcher où Crésus s'apprêtait à périr, et Apollon transporte Crésus et sa famille au pays des Hyperboréens.

L'amphore du Louvre porte sur son autre face la représentation de l'Amazone Antiope enlevée par Thésée et Pirithous (79). Voilà un sujet que nous rangeons naturellement au rayon de la mythologie. Cependant, Friedrich Hauser a fait observer jadis que, pour l'artiste et pour son public, le sujet en question n'était

(75) Amphore de Myson, Louvre G 197 : FURTWÄENGLER-REICHHOLD, *Griech. Vasenmalerei*, II (1909), pl. 113 (F. Hauser) ; E. POTTIER, *Vases antiques du Louvre*, 3^e série (1922), pl. 128 ; *CVA*, Louvre, fasc. 6, III Ic, pl. 35 ; J. D. BEAZLEY, *Attic Red-Figure Vase-Painters*, 2^e éd., Oxford, 1963, p. 238/1 ; ID., *Paralipomena*, Oxford, 1971, p. 349. La représentation de Crésus sur son bûcher a été souvent reproduite ; voir, parmi les ouvrages récents, P. ARIAS et M. HIRMER, *Tausend Jahre griech. Vasenkunst*, Munich, 1960, pl. 131 ; CHARBONNEAUX-MARTIN-VILLARD, *Grèce archaïque*, Paris, 1968, fig. 408 (couleurs) ; ER. SIMON, *Die griech. Vasen*, Munich, 1976, pl. 133.

(76) HÉRODOTE, I, 87. Sur la version d'Hérodote, voir WEISSBACH, dans PAULY-WISSOWA, *RE*, suppl. V (1931), s.v. *Kroisos*, col. 464.

(77) E. POTTIER, *Musée national du Louvre. Catalogue des vases antiques*, 3^e partie (2^e éd., 1929), p. 1022. Voir aussi les réflexions de FR. VILLARD, *Grèce archaïque*, p. 356 ; T. HOELSCHER, *op. cit.*, p. 30. ER. SIMON, *op. cit.*, p. 107 rappelle que les auteurs tragiques (Phrynichos, Eschyle) avaient utilisé des thèmes historiques et, pour la représentation de Crésus sur le bûcher, elle pense à une influence de la tragédie : « Dieser Kroisos gleicht Heroen der Tragödie ».

(78) BACCHYLIDE, III, 23 ss. Cette ode en l'honneur de Hiéron de Syracuse, datée de 468 (A. SEVERYNS, *Bacchylide*, Paris, 1933, p. 92), est donc postérieure à l'amphore de Myson datée du premier quart du V^e siècle (500-490, ER. SIMON ; 485-480, FR. VILLARD).

(79) À la bibliographie citée n. 75, on ajoutera D. VON BOTHMER, *Amazons in Greek Art*, Oxford, 1957, p. 125, pl. LXVIII, 5.

pas moins historique que ne l'était la mort de Crésus⁽⁸⁰⁾. Aussi bien pouvait-on trouver quelques résonance historique dans un épisode de l'Amazonomachie puisque la guerre qui opposa Thésée aux Amazones, venues du Thermodon pour envahir l'Attique, était la préfiguration des guerres médiques⁽⁸¹⁾. Isocrate, dans un discours où il exalte la gloire d'Athènes, ne se contente pas de rappeler la guerre contre les Perses ; il évoque également la défaite subie par les Amazones, défaite si complète que pas une seule, disait-on, ne put regagner sa patrie⁽⁸²⁾. En fait, la victoire des Athéniens sur les Amazones est un thème banal, que les orateurs utilisaient dans les discours officiels, prononcés à l'occasion de funérailles nationales, quand on rendait honneur à ceux qui avaient défendu la cité et qui étaient morts au combat⁽⁸³⁾.

Distinguer l'histoire de la légende apparaît dans ces conditions comme une tâche ardue et qui perd beaucoup de sa signification. Le cortège des Panathénées, qui se déroulait le long des murs de la cella du Parthénon, est une page d'histoire, la plus belle sans doute que l'on ait jamais composée pour célébrer la gloire d'Athènes. On a tenté d'associer ce cortège à tel moment de l'histoire de la grande cité. Mais, en reconnaissant ici la cérémonie qui se serait déroulée la toute première fois, aux temps légendaires où les Panathénées avaient été instituées⁽⁸⁴⁾, ou encore en cherchant dans la frise des Panathénées le souvenir des combat-

(80) F. HAUSER dans FURTWAENGLER-REICHHOLD, *op. cit.*, p. 281 : « Denn für ihn (den Maler) wie für sein Publikum waren natürlich die Theseustaten genau ebenso historisch verbürgt wie der Tod des Kroisos. »

(81) ER. SIMON, *op. cit.*, p. 107 : « Der historischen Szene ist eine (für uns) mythische gegenübergestellt, die in jener Zeit nicht weniger aktuell war. Die Kämpfe des Theseus gegen die Amazonen — beim Raub der Antiope und beim Einfall der Amazonen in Athen — galten als mythische Vorbilder der Perserkriege. »

(82) ISOCRATE, *Paneg.*, 68-69. Voir G. PERROT, *Histoire de l'art*, X (1914), p. 98 : « Un siècle après la bataille de Salamine, Isocrate, dans son *Panégyrique*, vantant les services que sa cité natale avait rendus à la civilisation hellénique, insiste presque autant sur la défaite des Amazones que sur la déroute des Perses. »

(83) LYSIAS, *Epit.*, 4 ; DÉMOSTHÈNE, *Epit.*, 8. Sur ce thème voir O. SCHROEDER, *De laudibus Athenarum a poetis tragicis et ab oratoribus epidicticis excultis*, diss. Göttingen, 1914, pp. 61-62.

(84) CHR. KARDARA, Τὸ θέμα τῆς ζῳφόρου τοῦ Παρθενῶνος, dans 'Αρχ. Ἐφημ. 1961 (1964), pp. 115 ss.

tants de Marathon ⁽⁸⁵⁾, ne risque-t-on pas d'attribuer à ceux qui ont conçu ce vaste programme des préoccupations qui leur étaient fort étrangères? Pour eux ne s'agissait-il pas plutôt d'offrir aux Athéniens une image de la cité aussi complète que possible, une image où légende et histoire s'associaient étroitement, où l'Athènes de Thésée, celle de Miltiade et celle de Périclès se retrouvaient côte à côte dans une seule et même composition?

Notre conception de l'histoire est assurément fort différente de celle des anciens et c'est de cette idée que nous devons arriver à nous pénétrer. Le prestige du passé n'a jamais cessé d'exercer sur l'esprit des Grecs une influence dont on peut mesurer toute l'importance quand on se reporte aux textes des auteurs anciens et aux témoignages épigraphiques. Comme je le rappelais précédemment, on y voit s'étaler les titres que faisaient valoir certains peuples et certaines cités pour s'attribuer des origines remontant à la plus haute antiquité. Les astres étaient mêlés à cette compétition, dont l'enjeu était l'ancienneté du peuple ou de la cité. Sardes se déclarait contemporaine du Soleil ⁽⁸⁶⁾ et l'on disait des Arcadiens qu'ils étaient « plus anciens que la lune » (προσέληνοι) ⁽⁸⁷⁾.

La chronologie n'est pas absente de ces préoccupations. À Éphèse, des inscriptions de l'époque impériale nous montrent que l'on plaçait la fondation des concours célébrés dans la cité à des

⁽⁸⁵⁾ J. BOARDMAN, *The Parthenon Frieze. Another View*, dans *Festschrift für Fr. Brommer*, Mayence, 1977, pp. 39 ss.

⁽⁸⁶⁾ Ces traditions trouvent leur écho dans les *Dionysiaques* de Nonnos, où Sardes, « compagne de l'Aurore » (XIII, 467) « contemporaine du Soleil » (XLI, 88) doit cependant céder le pas à Bérytos, « contemporaine de l'Éternité » (XLI, 84). Sur les titres officiels de Sardes voir L. ROBERT, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, pp. 303-304. Sur la fabuleuse antiquité attribuée à certaines villes, voir L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*, 2^e éd., Paris, 1962, pp. 314 ss.; ID., *Documents d'Asie Mineure*, dans *Bull. de corr. hell.*, 1977, pp. 115-116. Lycosoura, la plus ancienne des villes, avait été la première à recevoir les rayons du soleil et elle avait servi de modèle aux autres villes; PAUSANIAS, VIII, 38, 1.

⁽⁸⁷⁾ Voir les textes cités par le scholiaste d'APOLLONIUS DE RHODES, IV, 263-264 Wendel. Hippias de Rhégion serait le premier à avoir appliqué aux Arcadiens l'épithète προσέληνοι: 554 F 7 Jacoby (STEPH. BYZ., s.v. Ἀρχάς). Sur cet historien, dont la date est controversée, voir R. VAN COMPERNOLLE, *Études de chronologie et d'historiographie siciliotes*, Bruxelles-Rome, 1960, pp. 441 ss. Sur πρωτοσέληνος, προσέληνος, βεκκεσέληνος, voir J. TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965, § 466.

dates qui se situent, dans notre système chronologique, aux environs de 1900 avant notre ère pour les Éphésia et vers la fin du XIX^e siècle avant notre ère pour les Olympia ⁽⁸⁸⁾. Adoptées officiellement, puisqu'elles figurent sur des inscriptions qui commémorent la gloire des vainqueurs dans les concours gymniques et musicaux, ces dates avaient dû être établies par quelque érudit local, à l'aide de savants calculs et de laborieuses recherches, menées, comme l'écrit Louis Robert, « à travers une histoire qui est légendaire pour nous, mais qui ne l'était pas pour lui » ⁽⁸⁹⁾. Autre objectif qui permet à l'érudition de déployer toutes ses ressources : déterminer les liens de parenté qui unissent les peuples et les cités du monde grec, et l'on retiendra, ici encore, l'observation de Louis Robert ⁽⁹⁰⁾ : « L'établissement de ces parentés était un travail historique à travers l'histoire et l'histoire mythique, lesquelles ne font qu'un ».

Pour retracer l'histoire de la Grèce aux temps les plus anciens, l'historien de l'antiquité se trouve aujourd'hui dans une situation bien différente de celle que connaissaient les historiens du XIX^e siècle dont j'évoquais le souvenir au début de mon exposé. Les découvertes archéologiques ont renouvelé entièrement nos connaissances sur ce passé lointain et, depuis le déchiffrement des tablettes en linéaire B, nos perspectives ont été sensiblement modifiées. Un ouvrage tel que celui de Moses Finley ⁽⁹¹⁾ nous donne des premiers temps de la Grèce une image bien différente de celle que l'on cherchait dans le miroir aux reflets séduisants mais fallacieux de la tradition légendaire.

Et pourtant nous ne pouvons ignorer que, dans la conception des anciens, cette tradition légendaire était intimement mêlée à la trame de l'histoire. Comme j'ai tenté de le montrer par quelques exemples, c'est à ce passé fabuleux que les Grecs ont demandé l'explication et la justification du présent. Ils ont élaboré de savantes généalogies, voué à des ancêtres mythiques une vénération particulière, revendiqué avec opiniâtreté les titres

⁽⁸⁸⁾ L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, dans *Bull. corr. hell.*, 1978, pp. 474-475.

⁽⁸⁹⁾ L. ROBERT, *op. cit.*, p. 475, à propos de l'agonothète Reginus.

⁽⁹⁰⁾ L. ROBERT, dans *Bull. de corr. hell.*, 1977, p. 128.

⁽⁹¹⁾ M. I. FINLEY, *Early Greece: The Bronze and Archaic Ages*, London, 1970.

de noblesse que pouvaient conférer de lointaines et prestigieuses origines.

« Plus les temps sont éloignés de nous, plus ils nous semblent magiques ». Cette réflexion de Chateaubriand, que j'emprunte à un bel ouvrage de notre confrère Albert Dasnoy ⁽⁹²⁾, garde toute sa valeur et il faut bien avouer que l'on résiste difficilement à cette étrange fascination qui nous pousse à prêter au passé « une indéfinissable supériorité, quelque chose de plus assuré, de plus considérable et de plus respectable, de plus intéressant » ⁽⁹³⁾. Faut-il le regretter ? N'est-ce pas au prestige du passé et à l'attrait qu'il exerce sur nos imaginations que nous devons quelques-unes des grandes découvertes de l'histoire, à commencer par celles que fit Heinrich Schliemann quand il se mit à fouiller le sol de la Grèce et celui de l'Asie Mineure pour y retrouver le souvenir des héros chantés par le poète ?

⁽⁹²⁾ A. DASNOY, *Le prestige du passé*, Paris, 1959, p. 35.

⁽⁹³⁾ A. DASNOY, *op. cit.*, p. 91.